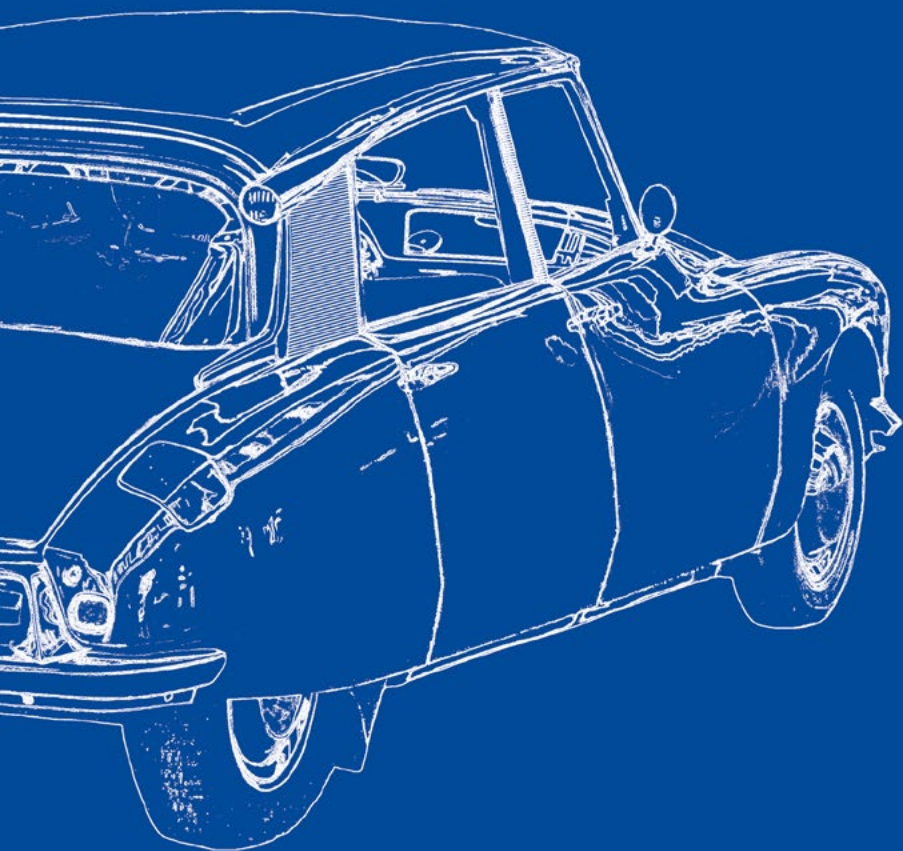


Pascale Dewambrechies

Géographie d'un père



Editions **Passiflore**

Pascale Dewambrechies

Géographie d'un père

roman

Editions **Passiflore**

J'ai cru longtemps que je voulais raconter l'histoire de mon père. Et dans la banale histoire d'un homme banal, j'aurais glissé la mienne. Puis j'ai compris que ce n'était pas ce dont il s'agissait. Ce dont il est question ici, c'est d'une géographie. Une question de territoires qui se côtoient, se croisent, se chevauchent et s'interpénètrent. Si c'est une histoire de géographie, c'est alors une histoire de frontières souvent fermées et pourtant franchies, infranchissables et pourtant traversées. Au-delà du silence, au-delà de la mort. La tienne.

Je me dis que je t'ai tant aimé. D'un amour infini, irréfléchi. Je t'ai aimé à jamais et tu m'as quittée. C'est ainsi, force m'est bien de constater que mon amour ne t'a pas retenu et peut-être même est-ce cet amour qui t'a fait fuir? Aujourd'hui je viens te dire, à toi, cet homme-là parti sans crier gare, toi l'abandonneur, le lâcheur, le traître. Le lâche? Je viens mettre des mots sur cette rupture. Des mots sur ma colère. Tu n'as fait naître que ma peur. En me quittant, tu m'as privée de la force que tu aurais dû me donner. Tu ne m'as laissé que crainte et appréhension, celles que j'ai dû apprendre à maîtriser, celles qu'au fil des ans, de rechute en rechute, j'ai fini par accepter, que j'ai fait passer de la cause à un symptôme jusqu'à dire plus rien ne me fait peur.

Mais avant d'en arriver là...

Les histoires commencent souvent ainsi, une sonnerie retentit. Je ne parle pas de celle d'un smartphone qui accompagne nos vies, l'envahit, voire nous la dicte. Je fais référence à un appareil, doté d'un répondeur, relié à un fil toujours entortillé et posé sur son socle, à ma gauche, sur le bureau auquel je suis pour l'instant attablée. Je me rappelle ce basculement qui m'arrache à la quiétude d'une après-midi silencieuse et ensoleillée, rompue par l'exhortation retentissante. Le numéro qui s'affiche m'est inconnu, instillant l'idée que je pourrais ne pas répondre, choisir d'attendre un message. La curiosité l'emporte, m'entraîne et me donne soudain à entendre la voix d'une cousine depuis longtemps disparue de mon paysage, mais immédiatement reconnue car inscrite dans la mémoire ineffaçable de l'enfance. Il est très malade. Tu devrais venir. Les médecins sont pessimistes. Tu devrais. Que dois-je? À qui? De quoi suis-je redevable? Pourquoi irais-je alors que le souvenir de l'odieuse lettre vient, sans s'annoncer, traverser ma mémoire pour la cisailer?

Et pourtant j'y vais.

Première visite d'une courte série. Il y en aura trois. Je me rends auprès de toi avec mon mari et mes enfants. Pour que tu les connaisses. J'arrive à l'heure prévue, juste quelques minutes avant. Pour que tu ne t'inquiètes pas sans doute. Mes deux filles installées à l'arrière de l'Audi sur leurs rehausseurs ont cru à une promenade dont elles trouvent, comme tous les enfants, la destination trop lointaine, ne comprennent pas qui est le monsieur que l'on va voir à la montagne. La plus jeune sort son pouce de la bouche, s'inquiète et demande s'il y en a de vrais gens qui habitent dans les maisons grises de villages qui semblent désertés. Donc elles vont à la montagne. Est-ce qu'il y aura de la neige? Non, il n'y en aura pas. C'est le printemps et à cette époque de l'année il est rare qu'il y ait de la neige. Elles sont déçues, mais pas longtemps car elles ont déjà trouvé une nouvelle occupation, et non il n'y a pas beaucoup de voitures rouges, mais des blanches, oui. Beaucoup, c'est vrai. Alors on ne compte pas les blanches, dit l'aînée. Non, on ne les compte pas. La cadette est malade, il faut s'arrêter souvent et tandis que je soutiens d'une main son front moite et de l'autre son petit corps courbé et agité de spasmes au-dessus de l'herbe du fossé, je sens au mien la main de ma mère,

en d'autres temps sur le bord d'autres routes, lointaines, anciennes, depuis longtemps abandonnées au profit des autoroutes, et qui viennent traverser ma mémoire. Dans une ruelle étroite, le portail qui ouvre sur une courette est là. Je sonne, tu apparais tout de suite, tu attendais derrière la porte, prêt à surgir. Je te vois la première, avant mon mari, avant mes filles. C'est normal, ils ne te connaissent pas. Même brièvement, j'ai le temps de t'enfermer dans mon regard. Il faut que cette première vision de toi soit pour moi seule, il faut que je te reconnaisse, que je te jauge, que je te soupèse. Il faut que je sache. Je me suis concentrée sur des faits matériels, pas sur de possibles émotions. J'ai tout imaginé sauf ce que j'allais ressentir. En apparence, rien. Ne suis-je donc venue que pour une visite de courtoisie? Un devoir que je me serais assigné par un reste de l'éducation judéo-chrétienne dont on a empli mon enfance et que je pourrais résumer par il n'est pas n'importe qui tout de même? Et pourtant, mon regard qui englobe le vieil homme fatigué efface quelque chose, déjà nous pardonne. Je dépose dans le silence des quelques pas qui me séparent de toi ce pardon que tout d'abord, je n'identifie pas. Je suis en visite et tu me reçois. Tu portes un pantalon de flanelle grise, une chemise bleu pâle et un gilet vert col en V. Un beau vert profond comme celui de tes yeux. Tu es élégant, pareil à mon souvenir, tu t'es habillé pour moi. De cela non plus je ne doute pas. Je plisse les yeux, derrière le filtre de mes cils, je te reconnais. Parce que c'est toi, non pas parce que tu es l'homme âgé qui m'a donné rendez-vous, là. J'embrasse la scène. La maison modeste, le jardin, la montagne émeraude, le blanc linceul du sommet, le gris luisant du granit qui affleure par endroits. Et toi que je

reconnais vraiment. Ta silhouette est voûtée, tes cheveux clairsemés, mais je t'aurais reconnu au coin de n'importe quelle rue, de n'importe quelle ville, de n'importe quel pays. Parce que tu es à l'intérieur de moi, parce que tu y es ancré malgré tout. Malgré le temps, le deuil, l'oubli, tu ressurgis. Je te retrouve avec les gestes ancestraux qui m'ont bercée. Dans le regard que tu poses sur moi, celui d'avant, des temps immémoriaux, celui que tu destinais à moi seule. Ce regard, et le sourire qui l'accompagnait, nous liaient un instant si bref et pourtant d'éternité! Je ne peux pas savoir que c'est dans la ténuité de ce moment que se glisse notre intimité retrouvée, aussitôt enfuie. Tout ce qui va suivre sera autre. C'est trop tard. Nous sommes au-delà des mots. Ceux perdus dans la nuit de la séparation. Introuvables. Irrécupérables. Et il y a la présence de la femme avec laquelle tu as poursuivi ta vie. Ta femme, dont la fille, ce jour-là, a été éloignée. Plus tard je comprendrai pourquoi. Éloignée mais présente, celle que tu as reconnue et qui, bien qu'inconnue de moi, qui porte le même nom que le mien. Celle que j'aurais voulu croiser. Zeste malsain d'une curiosité que je n'ai pas honte, au fond de moi, de revendiquer. Toi et moi nous observons, à la dérobée pour ma part, plus que nous ne nous parlons. Nous avons trop à nous dire pour nous dire quelque chose. Le temps d'un déjeuner passé si vite, que pouvons-nous faire si ce n'est tenir des propos d'une courtoise platitude? La femme à côté de toi, sourire composé, glisse son inquiétude dans la succession effrénée de plats variés jusqu'à l'écœurement, qui disparaissent, le contenu à peine avalé. Qu'on en finisse! Nous essayons de renouer un fil dont les extrémités sont tellement distantes que ni toi ni moi ne savons où les chercher. La

banalité entre nous est effrayante. Nos yeux produisent des échanges apparemment chaleureux mais vides, à bien y faire attention, des regards qui ne produisent rien, surtout rien, pour ne pas entamer de conversations importantes. Des conversations qui auraient le temps de s'installer, de faire place au silence pour mieux permettre aux mots d'advenir. Pour mieux reprendre ensuite, laisser à la réflexion le temps de naître. Il me vient à l'idée que j'aurais peut-être dû venir seule, pour donner à notre rencontre une chance de se produire, mais cette pensée-là ne m'a pas effleurée. Désir de te montrer ma famille plus fort que nos retrouvailles, ou bien, avant d'envisager une reprise possible de nos relations, volonté d'en poser le décor afin de mettre au centre ce qui m'importe le plus, deux petites filles et leur père, qui avec moi forment ma famille. Celle que j'ai créée, solide, patente, où les cris et les larmes ne sont pas de mise. Celle pour laquelle j'ai combattu mes démons, vaincu ma peur de vivre. Celle que je veux te dévoiler. Mes plus beaux trophées remportés sur mes plus belles et si terribles batailles. Bien sûr que c'est cela, malgré tout, malgré toi. J'ai réussi là où tu as échoué. J'ai construit jour après jour, pierre après pierre, une famille qui ne se dissoudra pas. Ni moi ni personne ne le pourra, ne le pourrait. J'ai réussi parce que tu as failli et en me donnant à vivre cet échec tu m'as appris à l'identifier, le traquer, le cerner et le vaincre. À l'instant où mon regard t'englobe, je sais ce que je te dois. Et pourtant je crois être venue pour te mettre face à ta défaite. Toi le guerrier incompris? Une vengeance en quelque sorte! Sous la maîtrise que j'affiche se dissimule néanmoins l'empathie que j'ai pour toi d'emblée. Parce qu'en toi m'apparaît l'enfant, sous le masque du vieillard réservé,

l'enfant que tu as été, celui qui détenait tous les possibles quand l'enfance était promesse. Je suis au contraire venue te montrer ce que, malgré toi, tu as autorisé. Parce qu'en ne venant pas me chercher un soir de septembre, en ne respectant pas ton tour de garde, un week-end sur deux avait dit le juge vingt-cinq ans plus tôt, tu m'as donné la volonté d'accomplir ça. Une famille réelle, soudée. Et si après tant d'années je te rends visite, et si cette visite peut sembler de politesse, elle est aussi celle de la réussite que je t'attribue en partie. Ta nouvelle épouse, ta nouvelle fille déjà toute faite par un autre que toi et à laquelle tu as donné ton nom, ne sont que la continuité du chemin que tu as parcouru comme tu as pu. Et là aussi, sûrement malgré toi. Tu as été croisé par elles, tu as accepté de faire de cette rencontre un groupe familial, une entité. Mais la famille que j'ai faite moi s'enracine dans ma filiation avec toi, ma famille à moi est ton prolongement à toi, ma famille à moi est issue de toi. Non tant par les liens biologiques que par-delà vingt-cinq années de silence. Ce silence, gouffre par-delà lequel je tends un pont fragile.

Quelques mois ou peut-être seulement quelques semaines plus tard, le souvenir précis me fait défaut, je reviens dans la petite maison au pied de la montagne. J'entre seule dans la pénombre de ta chambre. Je regarde ton corps étendu sous le drap immaculé. Je m'approche sans bruit. S'insinue dans mes narines un parfum subtil dont tout d'abord je n'identifie pas l'origine. J'inspire profondément et le reconnais comme étant celui de la montagne qui entre par les persiennes entr'ouvertes, un parfum de pénombre et de silence. Cela ne sent ni la vieillesse ni la mort, et c'est mieux ainsi. D'ailleurs tu n'es pas mort. Ton souffle est léger, presque le doux ronflement d'un enfant enrhumé. Dans un coin de la pièce, une chaise, seule, mise là pour les visiteurs sans doute, ou peut-être pour moi. Je l'installe au plus proche de ton lit, place le dossier perpendiculairement au sommier, au niveau de tes hanches. Ainsi j'embrasse en un seul regard ton visage et ton buste, je tourne légèrement les yeux vers le bas de ton corps et j'en isole les mains. Elles reposent enlacées sur le drap blanc, j'observe ton annulaire gauche où flotte une alliance. À ton auriculaire droit ta chevalière en or, ovale, avec tes initiales un peu usées et toujours emmêlées, jette un trait de lumière dans l'ombre

muette de la chambre. Je porte ma main à ma tempe et de l'index y caresse la fine cicatrice. Sous le drap au blanc immaculé dont seules émergent tes épaules, j'observe la veste de pyjama bleu marine, bordée d'un liseré crème, dont le premier bouton ouvert permet à un foulard de soie d'un beau rouge sang d'entourer ton cou. Je pose la peau bien vivante de ma main sur ta peau en train de mourir. Te prendre dans mes bras, te voir vieillir, te veiller, je n'ai rien fait de tout ça. Je te regarde, moi vivante, toi qui meurs. Je ne sais plus rien de toi, tu n'es pas à ta place, je ne suis pas à la mienne. Je pense ça. C'est un décalage du temps. La temporalité que chacun de nous traverse n'est pas, n'est plus depuis longtemps celle de l'autre. Ça n'est pas en ligne. Je ne saurais dire exactement pour quelle raison, mais j'ai, à cet instant précis, la vision des routes bordées de platanes de mon enfance, parallèles et vides. Je dis je suis venue. Tu ne frémis pas, tu n'ouvres pas les yeux. Enfoncées dans leurs orbites, tes paupières ont pris une teinte mauve que je trouve très belle bien que disant ta vieillesse et ta mort prochaine. Je la contemple et me vient la pensée d'une après-midi au bord de la mer au Maroc où ma tante, qui y vit, m'a invitée à venir passer l'été, récompense de mon brillant passage en sixième. La même couleur jamais vue auparavant d'une eau mystérieuse et changeante, bleue et soudain mauve, verte et soudain jaune. Mon regard s'éloigne de tes yeux, quitte ce souvenir. Il descend la ride qui mène à tes joues creusées où le noir le dispute au blanc de ta barbe. Je regarde attentivement, on dirait des îles ou des pays, toute une cartographie de lieux inexplorés. Tu ne frémis pas, tu n'ouvres pas les yeux. Je répète je suis venue. Pas plus fort que la première fois, mais je le

redis. Juste pour te faire advenir, un peu, venir à moi. Tu ne frémis pas, tu n'ouvres pas les yeux, mais tu souris. Ça se grave dans ma mémoire, rien n'échappe à la perception que je me fais de la scène, de cette étrange situation, de ma présence à tes côtés après un temps si long. L'air dans la chambre se fait cotonneux. Je sais que tout s'imprime en moi, s'inscrit au profond, va faire trace, ne s'effacera plus. J'ai si peu de souvenirs que j'accepte cette image en moi comme un viatique. Elle préfigure la certitude d'un voyage ultérieur dont l'impérieuse nécessité se fera sentir. Aucun recul ne sera alors possible, et venant là à ce moment-là, je sais que je n'ai espéré rien d'autre si ce n'est qu'un jour, enfin, cette drôle de rencontre ne se produise, cette improbable rencontre, celle que je croyais ne pas vouloir. Jamais.



« Je sais que je n'ai espéré rien d'autre si ce n'est qu'un jour, enfin, cette drôle de rencontre ne se produise, cette improbable rencontre, celle que je croyais ne pas vouloir. Jamais. »

Il s'en va. Est-ce qu'il la quitte? L'adolescente croit se réjouir de ce départ. Longtemps après, elle le retrouvera. Et il faudra attendre encore plus longtemps pour qu'elle affronte ce qu'elle nommera abandon. Mais qui abandonne qui? Qui se sépare de qui? La narratrice part de l'intime pour traverser des frontières, aller vers des territoires inexplorés. En questionnant son histoire, elle s'adresse à tous, offrant à ce voyage son écriture singulière.

Pascale Dewambrechies est l'autrice de *L'Effacement*, lauréat du Festival du Premier roman de Chambéry et Prix du métro Goncourt et de *Juste la lumière*. Elle a collaboré à des ouvrages collectifs dans le domaine de la culture. *Géographie d'un père* est son troisième roman.

16€

